

Petit voyage en pays de misère

Andrée Laberge, *L'aguayo*, Montréal, La courte échelle, 2001, 108 p., 21,95 \$.

Patrick Imbert, *Transit*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 216 p., 22,95 \$.

Emmanuel Leroy, *Il ne pleut jamais à Lima*, Chicoutimi, JCL, 2001, 424 p., 24,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [Petit voyage en pays de misère / Andrée Laberge, *L'aguayo*, Montréal, La courte échelle, 2001, 108 p., 21,95 \$. / Patrick Imbert, *Transit*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 216 p., 22,95 \$. / Emmanuel Leroy, *Il ne pleut jamais à Lima*, Chicoutimi, JCL, 2001, 424 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 15–16.

Andrée Laberge, *L'aguayo*, Montréal, La courte échelle, 2001, 108 p., 21,95 \$.
Patrick Imbert, *Transit*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 216 p., 22,95 \$.
Emmanuel Leroy, *Il ne pleut jamais à Lima*, Chicoutimi, JCL, 2001, 424 p., 24,95 \$.

Petit voyage en pays de misère

Fatalité, dépassement de soi et esprit de famille.

ROMAN
Hugues Corriveau

« **M**ARIA PREND UNE PROFONDE INSPIRATION, s'agrippe à son *aguayo*. Dans cette couverture, nouée autour de ses épaules, elle transporte tous ses biens : quelques vêtements, un livre, un cahier et deux crayons. C'est peu de chose. » (p. 21) Mais c'est tout de même assez pour cette orpheline qui se lance dans le mauvais monde, elle qui, ramasseuse de pipi à l'orphelinat où elle fut élevée, s'est éprise de mots et de livres, a été prise en charge par la sœur supérieure et sauvée des mains d'une femme venue chercher une jeune aide.

Tout près du cœur

Le roman commence bien mal en un chapitre larmoyant et fait pour émouvoir. Voilà que, sortie de là, notre héroïne s'en va à La Paz trouver du travail dans un hôtel pour étrangers où elle fera des ménages faute d'avoir accepté de se prostituer. Ce roman est constitué d'une double trame romanesque puisque nous suivons aussi les mésaventures d'un narrateur qui travaille pour une compagnie d'exploitation aurifère qui a son siège social à Toronto. Il sera envoyé en Bolivie en compagnie d'un dénommé Alcides pour organiser le travail dans une mine dont vient de se porter acquéreur son employeur. Or, bien sûr, ils descendent à l'hôtel où travaille Maria,

harcelée par le patron, Monsieur Antonio. Ce qui doit arriver arrive, Alcides tombe éperdument amoureux de la petite, qui n'a que dix-sept ans. Et à la fin, son *aguayo* viendra se grossir d'une petite Juana. Je n'en dis pas plus car il y aurait lieu de croire que ce roman est mauvais, narré ainsi sous cette apparence bien simpliste. Eh bien, non ! Andrée Laberge non seulement a su avec un rare doigté nous relater deux histoires, mais elle a eu la bonne idée de doubler aussi les voix narratives. Nous suivons ainsi les péripéties de la vie houleuse de Maria par la voix de l'auteure (déguisée ici en celle même de Maria qui, en un journal-roman, écrit sa propre histoire en utilisant un « elle » distancié) et celles du narrateur écrites au « je ». La forme de ce livre est donc riche de ce balancement qui, de chapitre en chapitre, change le point de vue de la narration. De beaux moments aussi, surtout quand il s'agit de l'évolution du sentiment amoureux entre Maria et Alcides, moins beaux quand il s'agit de faire passer les tourments psychologiques du narrateur aux prises avec des remords qu'il faut qualifier de « nauséabonds ». N'empêche, cette entrée dans le monde bolivien, dans le monde des exploités et des amours malheureuses tient la route de façon relativement simple, ce qui nous donne un roman sans grand éclat mais bien fait, comme doivent l'être les histoires qu'on veut rapporter avec émotion, le cœur un peu triste.

Roman aventuro-politique

Patrick Imbert aurait pu écrire un roman aventuro-politique assez correct s'il ne s'était pas pris pour un poète. *Transit* est de cette sorte de fiction qui ne sait pas garder un ton unique. Quoi qu'il en soit, voici un livre qui raconte l'histoire d'un anthropologue antipathique à force de rectitude, un peu mêlé à force de malheurs accablants. Il n'accepte pas l'avortement de sa blonde Sandra et raconte sa réaction en un chapitre au titre effroyable, à savoir « Le passé de leur avenir ». En fait, ce roman retrace la dérive d'un intellectuel nord-américain qui, en peine d'amour, durant les années 1986-1987, se cherche, « car, derrière celui [le visage] de Sandra, se profilait de plus en plus régulièrement la brume semi-transparente d'un vide qui le faisait glisser hors des formes définies de l'environnement urbanisé [sic] » (p. 25). Il se prend alors pour le sauveur des peuples autochtones du Salvador. En homme qu'il est, il nous parlera des trois femmes de sa vie. De cette Sandra d'abord, qui s'est fait avorter et qu'il a quittée à cause de cela, de Dolorès qui, « guérillera », mourra une « balle de fiançailles » dans le cœur, et de Vanessa qui est pleine de surprises et qui lui donnera un enfant tout à la fin du livre (on nous l'a déjà annoncé en quatrième de couverture !).

On suit tout cela à travers le touffu des théories politico-sociales qui remplissent des pages et des pages et à travers une mièvrerie poético-débiliteuse. Voit-on à la première page une femme, on nous décrira ses cheveux « blanchis par une légère neige », alors que « cette neige était leur cheminement, avant leur parcheminement vers la diaspora cellulaire » (p. 9). On aura compris que j'appelle ici « poésie » tout ce salmigondis. Comment ne pas croire que cette femme, dont la « chaleur désaltérant l'avidité » (p. 10), ait pu ne pas

vouloir s'inscrire dans l'espace du réel présent [?] Et pour ça, elle a voulu échapper à l'enfance. Pour une femme, il y a deux possibilités de s'en extirper. En prenant en charge un bébé qui n'est plus une poupée, ou bien en se résolvant à faire disparaître un fœtus, ce qui, par la dureté de la décision à prendre, a contribué à faire disparaître sa propre enfance [...]. (p. 13-14)

Après sa séparation, il se décide à s'engager dans l'organisme « Paix et Éducation » et, pour expliquer à la sœur recruteuse ses motivations, « il répliqu[e] qu'il s'agi[t] de la compréhension assez soudaine d'un manque de signification doublé d'une longue réflexion et d'une prise de conscience des besoins des pauvres » (p. 24). Ça fait mal, ça ! Mais passons... Il ira bel et bien à Santa Ana, enseignera, rencontrera en route des femmes



Patrick Imbert

étonnantes, dont une Ana María qui « faisait danser ses cheveux afro-solaires aux rythmes divers de ses fesses envahissantes [...] » (p. 57). Que sont, Seigneur !, des « fesses envahissantes » ? Le chapitre intitulé « L'Urgence de l'immédiat » détaille ce travail échevelé du prof un peu inconscient qui tombe amoureux de la révolutionnaire Dolorès et son engagement dans la cause qu'elle défend. Il s'explique auprès du père Roberto Chavez, avec lequel il a un échange qui résume tout son drame de héros :

— Ici, on m'interdit de donner des cours d'anglais accompagnés de crêpes et je dois quitter le territoire scolaire si je veux continuer. Au Canada, on m'a quasiment interdit de vendre des frites sur le campus où je donnais des cours et j'ai dû choisir entre mon autobus et mon poste. Quel monde merveilleux ! L'initiative personnelle originale du petit entrepreneur modifiant les données ne passe vraiment nulle part. De plus, dans un an et demi, ils ne renouvelleront pas le permis de mon autobus sur le campus et je devrai le déménager ailleurs. Et je n'ai plus de poste.

— Tu vois, il est interdit de lier les nourritures intellectuelles et les nourritures physiques. (p. 95)

La profondeur abyssale de ce dialogue au sujet d'un autobus transformé en « stand de patates frites » et des nourritures intellectuello-terrestres me hante. Pour se consoler, Alex retrouve Dolorès, et ils vivent ensemble, eux qui ont leurs « os en rut » (p. 103,) jusqu'à l'abominable fin d'icelle. Par la suite, il devra quitter précipitamment le Salvador. Dans le dernier chapitre fatalement intitulé « L'Avenir de leur présent », on accompagne Alex aux États-Unis, où il a accepté un poste d'enseignant à l'Université d'Albuquerque. C'est en route qu'il rencontre, lui qui avait le présent bouché, la Vanessa qui enfantera enfin son avenir. Avant cela, « ils mangèrent dans le silence de leur épiderme repu et ils s'éperdirent lentement

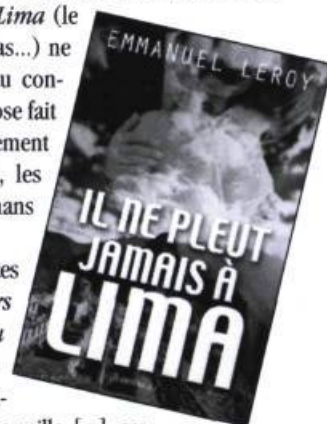
dans le bruissement d'un antique drap rustique » (p. 165). Il vengera Dolorès au passage dans une scène tout ce qu'il y a d'hollywoodienne. Retenons cependant au passage deux scènes vraiment magnifiques, l'une qui raconte la mort d'un enfant des rues — absolument bouleversante (p. 128), et une scène d'amour qui relève vraiment de la magie entre Alex et Vanessa, pendant la menstruation de cette dernière (p. 131). Pour ce qui est du reste, bon, souvenons-nous qu'un « pied revenait sans cesse à la mémoire de son mollet et montait vers un genou qui s'humidifiait à mesure que l'eau grimpait à l'assaut de son pantalon bleu » (p. 151). Il y a de quoi faire rougir les surréalistes !

Lima un jour, Lima toujours

Une saga... On sait bien... Une saga, c'est une saga... Mais pour en transcender le genre, il faut un certain génie. Or, ici, Emmanuel Leroy n'en a pas.

Non pas que son gros *Il ne pleut jamais à Lima* (le titre est à faire pleurer, s'il ne pleut pas là-bas...) ne respecte pas les préceptes d'usage, bien au contraire. Et c'est justement pour cela que la chose fait mal. C'est que tout y est convenu, parfaitement lisse et lourd. Les dialogues sont patauds, les descriptions pompières à faire rêver des romans les plus roses :

[...] un immense jardin divisé par de petites allées recouvertes de gravier fin. Des fleurs remplissaient des plates-bandes au milieu de pelouses vertes, constamment arrosées. [...] Au centre, il y avait une admirable fontaine [...] le jardin est une merveille [...] ces arbres magnifiques... (p. 195, c'est moi qui souligne, évidemment.)



Laissons le beau style architecturé et voyons un peu l'histoire. Vous avez deviné ? Allons ! Un domaine anglais avec un manoir... des Bentleys... des valets et de l'argent... une madame veuve asthmatique qui a une fille et un garçon. Ajoutons un peu la guerre, l'engagement dans l'armée de l'air du jeune homme, son appareil accidenté, le beau sauvé par la Résistance, les retrouvailles à Paris avec une jeune fille qu'il mettra enceinte quelque part dans l'histoire. Et le *tutti frutti* qui va avec. On s'alanguit, on va en Espagne, on s'ennuie un peu, on se voit offrir un travail dans une mine du Pérou, on abandonne (oh ! le vilain beau jeune homme riche !) la maman asthmatique au moment où la fille riche et ingrate épouse sur un coup de tête un bellâtre espagnol qui dilapide son argent. N'en jetez plus, la cour est pleine. Eh ben ! Non ! Le jeune homme est humaniste, il établit des lois justes dans ses propriétés minières du Pérou, agrandi de façon spectaculaire son avoir, son patrimoine, achète un avion et un immeuble à Manhattan, meurt en laissant son héritage à une nièce (c'est trop compliqué à expliquer) et au fils adultérin qu'il a eu de la danseuse étoile de l'Opéra de Paris (celle qui l'a sauvé des nazis à Paris), vous me suivez toujours ? Aucune importance. On sait que John Roxbury aime... Bon, je ne recommence pas. Cela est bien fait, je vous dis. Avec les excès, les larmes, les retournements, les héroïsmes habituels. En plus, l'auteur s'est renseigné sur les mouvements politiques de chaque période et de chaque pays (on a droit à de petites pages d'histoire un peu pesantes, mais ça fait plaisir au chercheur qui se cache dans chaque âme de fabricants de sagas). Et le pire, c'est que ça se laisse lire (sur une plage), mais hélas pour moi, maintenant on est en mars, et je suis au Québec. Il y a d'autres littératures plus stimulantes, il me semble. Mais ce produit édulcoré est honnête, il ménage ses effets et sait concilier les diverses péripéties qui se doivent de truffer pareille prose. Ah oui ! J'oubliais de dire que la petite nièce riche, à la fin du roman, est ben ben triste... mais je ne vous en dis pas plus.

Les Éditions TROIS PRÉSENTENT LEURS PUBLICATIONS

DU PRINTEMPS 2002

- Nathalie STEPHENS — *L'embrasure*, FICTION POÉTIQUE
- François PIAZZA, *L'exil chronique*, POÉSIE
- Marie SAVARD, *La future antérieure*, LONG POÈME EN TROIS VOILETS avec CD des deux derniers volets lus par Marie Savard
- Geneviève AMYOT, *Corneille et compagnie*, Tome II, ROMAN-JEUNESSE
- Isabelle MIRON, *Toute petite est la Terre*, POÉSIE
- Jacques RANCOURT, *La nuit des millepertuis*, POÉSIE